

Echappée sur la Botanique poitevine au temps de Louis XIII, suivie de commentaires sur la nomenclature.

par Yves BARON (1)

Bien des questions se posent aux botanistes actuels, qu'ils ne savent résoudre avec certitude, faute de la machine à remonter le temps : est-on si assuré par exemple que le *Phillyrea* ou le micocoulier sont spontanés en Poitou, ou au contraire que les pins ne le sont pas ? Il arrive que des éléments de réponse relativement précis, et dormant jusque là dans de vieux fonds de bibliothèque, parviennent fortuitement à la connaissance : ainsi en est-il du monumental volume illustré des « Oeuvres de Jacques et Paul CONTANT, Père et Fils, Maîtres Apothicaires de la Ville de Poitiers », publié en 1628, et dont plusieurs exemplaires sont disponibles aux bibliothèques, municipale et universitaire, de cette bonne ville, où ils ne sont guère consultés que par quelques historiens, dont F. RIEUPEYROUX, qui me les fit connaître.

L'ouvrage se présente comme un commentaire réactualisé des écrits de DIOSCORIDE, découpé en autant d'articles que d'espèces ou groupes d'espèces, et suivi d'un long poème intitulé « Le Second Eden ».

A l'article « Cyprus », p. 97, on lit par exemple : « Le Cyprus de Dioscoride est traduit (2) par plusieurs hommes doctes latins, Ligustrum ; Toutesfois il y a grande différence entre le Ligustrum qui est notre Troësne, & le Cyprus de Dioscoride, & du Cyprus que décrit Pline ». « L'arbrisseau du Cyprus croist en AEGypte, à la hauteur d'un grenadier, étant taillé ne jette sinon de menuës vergettes, & est la plante toute semblable à notre Troëne, fors que les feuilles sont toujours verdes, sur l'arbrisseau : lequel Cyprus est ce verd arbrisseau croissant sur les costes de Passe Lordain hors Poitiers, duquel on fait des palissades, comme de bouis toujours vertes & trèsbeles à voir .»... « ie tiens, & tiendrai que le Cyprus est plante bien différente à nostre Troëne, duquel Diosco. a parlé soubz le nom de Phylirea »... Cette conception est confirmée dans l'article « Du Troëne » qui suit, où cet arbuste est assimilé à l'« Oleaster & Oliuella » des Apothicaires. De cette mise au point, certes non superflue, ressort que ce *Cyprus* de Passelourdain a toutes chances d'être notre *Phillyrea latifolia* (f. *P. media*), qui tapisserait ainsi le coteau abrupt depuis 350 ans au moins, et sans doute même depuis la période xéothermique, il y a près de 10 000 ans.

A la rubrique « Du Micacoulier, ou Lotus d'Italie », p. 120, on lit de même : ...« Et pource qu'il est incognu à plusieurs François, encore qu'il s'en trouue en France, & principalement le long des Rochiers & dubs qui enuironnent nostre ville de Poitiers : ie le descriray luy imposant vn nom pour nostre pays »... « L'auons nommé Cerisier d'hyuer. » Nos micocouliers des coteaux des Rocs, de Trainebot ou de Passelourdain nous sont donc, eux aussi, confirmés comme spontanés, ou à tout le moins comme de naturalisation très ancienne, encore que rien n'incite à cette restriction.

(1) Y. B. : 53 Résidence de l'Ermitage, 86286 SAINT-BENOIT.

(2) Orthographe d'origine conservée ou restituée dans les citations.



Fac. simulé de la page de garde des « Oeuvres de Jacques et Paul CONTANT... »

La question des pins est encore plus embrouillée. Au Chapitre « Du Pin ou Pinier », p. 15, on apprend que « Les arbres résineux selon Théophraste, sont huit qu'il comprend sous le Pinier ou Pin domestic Pesse, & Sapin. »... « le Pin domestic avec ses Pines est assez connu » (serait-ce le pin pignon ?)... « le Pin montagnard est celui que le docte Matheol, & les Grisons, nomment Cembro, ou Zimbro (là ce serait clair, sans la suite...), & c'est le pinastre de Théophraste, & l'arbre nommé Teda de Pline. »... « Les Pins marins »... « se nomment Pins sauvages »... « les Pins stériles nous sont incognus. » A « De la Pesse ou Pinasse », p. 21, la question n'avance guère plus : ... « La Pinasse croist abondamment en Médoc, en l'Isle d'Alverd & de Saugeon & aux montagnes d'Auvergne : de la pinasse ou pesse (rien à voir, donc, avec l'épicéa) on en tire la Terebenthine commune & vulgaire »... Il semble bien que le pin maritime, littoral, soit confondu avec le sylvestre, montagnard, sans qu'aucune référence ne soit donnée pour le Poitou. L'article se termine par un distique traduit d'Alciat, témoignant d'une connaissance déjà acquise :

La Pinasse ne fait nulz reietz de racine

Ainsi d'homme qui meurt sans enfans c'est le signe.

Du « Genest épineux » ou « vulgaire Ajonc », assimilée au Tetralix de Théophraste, ou « Erica Tetralix » de Pline (les deux noms sont séparés par un signe typographique insolite, peut-être rapportable à la conjonction *et*), il est dit notamment (p. 35) : « En la plupart des saisons cette plante est garnie de fleurs jaunes ressemblant à celles du Genest, & ce la plus part au temps que les autres n'ont point de fleur, d'où s'en est fait vn proverbe François, qui dit :

L'ajonc pert seulement sa fleur

Quand la femme perd sa chaleur.

Au-delà d'une verveur toute rabelaisienne — le souvenir du célèbre escholier poitevin n'était après tout pas si ancien alors — il semble facile de déduire que l'on ne savait pas faire la distinction entre les deux ajoncs, qui pourtant ne se montrent guère ensemble, et dont les floraisons se relaient dans l'année. Mais est-on toujours si assuré de ne s'y point tromper encore aujourd'hui ?

Et puis voici le « Rhamus solutif ou Nerprun », p. 33, (le « n » manque dans le titre), cette « noire espine » qui « sert à faire hayes et clostures » et dont « les villa-geois se « baillent » (les graines), « les ungs aux autres par risée en leurs sauces et potages pour se faire cracher du derrière, et le nomment Chicotin, pour l'a mertume qu'il a retirant à l'Aloes Chicotin, & qu'il est purgatif, aussi quelques uns l'appellent *Rhamnus solutinus*. » Indiscutablement c'est là notre *Rhamnus catharticus* et l'on remarquera que, cent ans avant LINNÉ, cinquante avant TOURNEFORT, on fait ici référence à la nomenclature binominale. (3).

Quant au « Berberis ou Vinatier », p. 38, bien rare maintenant, depuis qu'on l'accuse de véhiculer la rouille du blé, « les vignes en sont renfermées » alors. « L'es-corce de la racine est de mauvais goût, de laquelle les filles en mettent en leur lessive, tant pour jaunir leurs cheveux, que pour tuer certains tannes & vermines qui leur rongent et coupent le poil. » En un mot, la panacée, pour une toilette sur le mode ébérge ! (A défaut en complément, ou pour les cas rebelles, on ne sait, il y avait la civette (p. 188), qui « outre qu'on s'en sert aux parfums & odeurs, »... « ayde grandement estant appliquée à la quantité de deux ou trois grains sur l'ombilic des femmes »...).

Du « Cornoillier masle », p. 121, il y a moins à dire, sinon qu'il abonde dans le bois de Ruffec. Aujourd'hui encore, on a grand peine à trouver ce *Cornus mas* en Poitou, sauf sur nos confins nord et sud, sans que cette lacune ne s'explique

(3) et en bien d'autres cas : *Poterium rubrum* (groseillier), *Rubus canis*.

clairement.

A « Erica ou Bruyère », p. 137, les auteurs se débattent dans la confusion : ...« *l'Erica* de Dioscoride est la Bruyère masle : laquelle au Duché de Chastelleraud se nomme de nom abrégé & corrompu *Brumele*, elle a les feuilles faictes comme celles du petit Cyprès de jardin, ou Tamarisc, avec fleurs incarnates, croissant le long des branches, depuis le milieu jusques au plus haut. » (On n'aurait pas de peine à reconnaître la callune, si BONNIER n'attribuait le nom de Bremale à *Erica scoparia*). Il se trouve encores vne autre sorte de Bruyère, qui croist és mesmes endroits, que la première ayant les feuilles semblables au Thym vulgaire, toutefois plus longuettes »...« L'on ne fait cas de brusler de cette Bruyère ès maisons, d'autant que les cendres ne valent rien : & servent seulement aux Boulangiers pour eschauffer leur four : en quelques endroits on en fait des balais, & de grosses espousettes, plus commodes à nettoyer le velours, que celles qui sont faictes de fine Bruyère. » Voilà bien notre brande du Poitou, pensera-t-on, encore que sa valeur combustible soit sous-estimée. Toutefois, nous revoici dans la perplexité, car « ses fleurs sont rouges en incarnat croissant aux sommitez de ses branches », alors que les corolles de brande sont verdâtres. Et qu'est-ce donc que la « fine Bruyère » ? La précédente ? ou celle qui termine l'article, ...« dont on fait les fines Espousettes » et qui est cultivée en Normandie ? Comme cet emploi n'est pas attesté pour la bruyère cendrée (cf. BONNIER), on pense à nouveau ici à la callune, et nous ne sortons pas de l'incertitude.

La confusion régnait donc, assez généralement, on le voit. En voici encore quelques autres exemples : le « Plat ou Platan », arbre « estrangier », au « fruit rond » et « rabotu » — visiblement le platane — était souvent appelé Plane, et confondu avec le sycamore. Le « Cormier femelle » ou « Sanguin », est à attribuer à *Cornus sanguinea*. Sur les sept chênes décrits, le n° 4 se nomme « Fagus » et son gland « Faine ». Mais est-on beaucoup plus avancé aujourd'hui, où « sapin » désigne aussi bien, dans le langage courant, un pin qu'un épicéa, « mousse », autant un *Usnea* qu'une algue filamenteuse ?

Et que dire de notre nomenclature « savante » ? Ne vous est-il pas arrivé, sur le terrain, d'hésiter sur un *Cerastium triviale*, avant de vous faire asséner un « *Cerastium coespitosum* » par un collègue plus averti, et de rester perplexe jusqu'à la découverte, dans FOURNIER, qu'il y avait synonymie, alors que l'un et l'autre étaient en retard, l'heure étant déjà à *Cerastium fontanum* ssp. *triviale* (FLORA EUROPAEA) ?

Et notre roseau, comment le nommer ? *Phragmites communis* ? indiscutable, s'agissant de l'espèce peut-être la plus cosmopolite de toutes, mais dépassé ! *Arundo phragmites* ? pléonasme à peine moins vieux jeu ! Non : *Phragmites australis*, et tant pis s'il en résulte une notion bien restrictive de sa répartition.

De même, sous le binôme *Potentilla tormentilla*, la tormentille était de tout repos. C'est terminé : *Potentilla erecta* fera désormais confusion avec *Potentilla recta*. *Rhamnus frangula* reliait la bourdaine aux autres nerpruns, *Frangula alnus* fera toujours hésiter pour ne pas en faire l'aulne. Et *Potentilla verna* n'était-il pas un vocable plus évocateur de coteaux jaunes de fleurs au printemps, que les *P. tabernaemontani*, voire *neumaniana*, qui le remplacent ? De Gaillet croisettes, on passait facilement à *Galium cruciata* : on a substantivé audacieusement l'adjectif, et, derrière *Cruciata laevipes*, cette plante familière sera bien difficile à déceler. L'envahissant *Pterotheca nemeausensis*, qui trahissait sous ce nom son origine, sachez qu'il se cache maintenant derrière *Crepis sancta*, et vous ne pourrez remonter la filière que par l'intermédiaire du *Lagoseris sancta* qui déjà n'avait plus rien de commun avec le nom initial.

Avec le recours aux dédicaces, l'abstraction s'accroît encore. *Specularia* n'était que le reflet latinisé de notre Miroir de Vénus ; il s'efface au profit d'un obscur *Legouisia* (avec S ou Z, selon les Flores). De nos gracieuses linaires s'est détaché un eupho-

rique et esthétique *Kickxia*, n'ayant d'égal que le *Bilderdykia* infligé à la renouée lise-ron, tandis que les fragiles *Alisma* éclataient en *Baldellia* et *Luronium*. LEGOUZ, KICKX, BILDERDYK, BALDELL, LURON, vous connaissez ? et ça vous aide beaucoup à mémoriser la plante ? La Neslie, elle, n'a plus depuis longtemps le droit d'être un *Myagrum*. Elle a été dédiée à DE NESLE, Directeur du Jardin botanique de Poitiers sous la Révolution, mais aussi à VOGEL, botaniste autrichien né en 1724 (cf. Fournier). Le critère du choix n'est pas toutefois l'état-civil, mais la date des hommages respectifs, et la gloire actuelle de DE NESLE est à la merci de la découverte d'une troisième dédicace, si elle est antérieure. Pendant ce temps, la plante disparaît discrètement — comme un peu partout — du pays de son dédicataire, victime des herbicides : pour la dernière fois, en Poitou-Charente, elle a été vue à Migné le 15-6-75. Peu importe, deux noms auront été immortalisés à son propos, au moins dans la synonymie.

Malgré tout, la liste d'attente des botanistes s'allonge, faute de nouvelles espèces où déposer leur nom. Heureusement, la nomenclature trinominale vient à point pour y remédier, avec, bien entendu, sa cascade de noms d'auteurs : près d'une espèce sur deux en est déjà dotée, dans FLORA EUROPAEA. Désormais, le nom du lierre se bégaye en sussurant : *Hedera helix* ssp. *helix*, à cause de deux sous-espèces intéressantes, l'une la Grèce et la Turquie, l'autre, les Açores et le Portugal. Tant pis pour vous si *Picea excelsa* vous aidait à inculquer la différence entre sapin et épicéa, *Picea abies* ssp. *abies* donne à entendre que l'arbre ressemble plus à un sapin... qu'à lui-même. Et si vous commenciez à identifier *Thrinchia hirta* d'un simple coup d'œil, sachez qu'il est devenu *Leontodon taraxacoides* (Vill.) Mérat ssp. *taraxacoides* — une pleine ligne y suffit à peine — autrement dit, ramené à un *Leontodon* parmi d'autres, mais ressemblant à un pissenlit pissenlitoïde. Vous devrez dire aussi, autant vous y habituer tout de suite, *Digitalis purpurea* ssp. *purpurea*, pour la digitale noire (oui, car deux fois pourpre, ça doit être très sombre), *Carlina vulgaris* ssp. *vulgaris* pour la carline grossière (être deux fois vulgaire, ce ne peut être que de la grossièreté), *Aetheorrhiza bulbosa* ssp. *bulbosa* pour ... devinez, car vous ne le trouverez dans aucune Flore française, même parmi les plus récentes ! Oui, malheur à vous, si vous ne possédez pas l'ouvrage de référence ! vous n'aurez pas de système de décodage pour lire ne serait-ce qu'un simple compte rendu d'excursion, et vous serez plongé dans un trouble permanent, étant libre de craindre qu'il existe quelque part — ou un peu partout — en France des *Hedera* qui ne soient pas *helix* jusqu'au bout, bref, d'autres sous-espèces à surprise, ainsi d'ailleurs que pour les Scilles à deux feuilles, les Scorodoines, les chèvrefeuilles, les petites douves, les Oseilles et même les Sarothamnes. Toutes espèces, à sous-espèce redondante, qui vous deviendront définitivement suspectes, ainsi que beaucoup d'autres dans le même cas.

Cette nomenclature à vocation universelle est en fait réservée au plus petit nombre, mais, en plus, elle revient à détourner de sa signification le système de Linné. A force de sophistication en effet, nommer une plante est devenu aussi long qu'autrefois, quand on ne pouvait que décrire : « plante vivace velue, à feuilles simples alternes, à fleurs bleues à pétales soudés, et poussant dans les lieux humides... ».

Le botaniste a été dépeint comme le triste personnage qui, non content de faire sécher les plus belles fleurs entre des buvards, lui insulte en latin. Il aggrave encore son cas en leur infligeant les noms de leurs bourreaux les plus acharnés, et en défiliant pour ce faire la langue latine par de monstrueux barbarismes dépourvus de toute signification descriptive. Pour qu'il y ait science, faut-il donc obligatoirement s'enfermer dans une tour d'ivoire et de Babel à la fois, en foulant aux pieds, pêle-mêle, orthographe, grammaire, linguistique, élégance, concision, sémantique, commodité, et jusqu'à la plus élémentaire pédagogie ? Comment enseigner la floristique à un auditoire à priori effaré par les noms latins, et plus encore par un océan d'espèces de plus en plus étranger à la culture de base, si l'on ne cache pas soigneuse-

ment que l'outil de référence est un ouvrage anglais, en 5 tomes, intransportable, sans figures, coûtant actuellement 3 575 F — tant que la Livre ne sera pas plus cotée — dépourvue d'indications sur la localisation et la rareté sur notre territoire, et adoptant une nomenclature trinominale qu'aucun ouvrage français, même récent, ne suit complètement, en raison de considérations pratiques, certes, mais qui les privent de « fiabilité », dans le cadre d'une telle convention.

De toutes façons, il faut, pour le débutant, un ouvrage d'initiation : portatif, bon marché, tout en étant doté de clés rigoureuses, pour donner de bonnes habitudes dès le départ, et complet, pour ne pas laisser en panne devant quelque espèce spectaculaire qui aurait le tort d'être propre à notre secteur atlantique (Clandestine, Fritillaire...). Un tel ouvrage est généralement destiné à accompagner le botaniste confirmé toute sa vie sur le terrain et, rapidement en loques, ne lui survit guère... C'est là que devrait être à chercher le **dénominateur commun** à tous les botanistes : cette nomenclature, forcément connue des plus chevronnés, qui permette à tous de se comprendre. Serait-ce le cas de la dernière Flore parue, celle du CNRS ? elle est en 5 tomes, coûte 744 F, n'est que brochée, ne donne pas de figures, loin s'en faut, pour toutes les espèces, et ne s'avère pas spécialement pratique. La Flore de COSTE ? elle se vend 580 F, en 3 tomes brochés et fragiles, auxquels doivent s'ajouter sa remise à jour, en 6 suppléments, pour 583 F, le tout à faire rapidement relier, soit environ 2 000 F, pour un ensemble intransportable, nécessitant, pour chaque espèce, la double consultation Flore-Supplément. Celle de FOURNIER ? Il en coûte actuellement 619 F, elle est désormais reliée en 2 tomes, donc moins transportable que précédemment, à moins de renoncer aux figures sur le terrain. Par ailleurs, sa nomenclature a déjà vieilli. Une Flore régionale, alors ? Aucune ne concerne notre entité Poitou-Charentes (il y a là de toute évidence un défi à relever ...). La Flore de Belgique et du Nord de la France — la meilleure Flore française, dit-on, à nous faire rougir : ce qui est possible dans un petit pays ne le serait pas chez nous, à un prix aussi abordable ? — nous laissera en charge la plupart de nos espèces méridionales, et même atlantiques. La Flore du Massif Armoricaïn, épuisée actuellement, ne vient empiéter que sur une partie des Deux-Sèvres. Pour mémoire, nos Flores locales (SOUCHÉ, LLOYD...) sont épuisées depuis longtemps, seraient à réactualiser et, à elles deux, n'englobent pas la totalité de la région, sauf en y joignant un embryonnaire TRÉMEAU pour la Charente... De plus, on peut être en droit d'exiger qu'un tel ouvrage de base puisse utilement nous accompagner ici ou là dans les limites de l'hexagone, et qu'il intègre donc la flore montagnarde, alpine, et méditerranéenne, d'autant plus qu'il peut nous arriver de tomber, en Poitou, sur quelque *Epilobium dodonaei* ou *Aspidium lanchitis* égaré, inconnu jusque là en nos limites.

Reste le bon vieux BONNIER, très bien conçu dans sa concision, le seul qui répondrait assez bien aux critères (peu encombrant, complet et très abordable : 110 F), s'il n'était ancien au point d'ignorer encore le chêne pubescent ! Affaire à prendre ou à laisser, c'est l'unique instrument d'initiation actuel en tout cas, si l'on estime faire l'impasse sur l'éternelle « Méthode simple » ou tel ouvrage plus ou moins incomplet (Guide Delachaux-Niestlé), dont on peut toujours, en appoint, feuilleter les planches en couleurs.

Certes, peut-être admettra-t-on que, comme pour l'apprenti instrumentiste, on ne se jette pas d'emblée sur le Steinway ou le Stradivarius, mais ensuite ? Faudra-t-il tout oublier (ou presque), et repartir à zéro, sur de nouvelles bases ? Transcrire, le soir, à la maison, ce qu'on aura appris autrement, le matin, sur le terrain, dans l'attente d'un hypothétique BONNIER raisonnablement actualisé, à 200 F ? Et pour ceux, nombreux, qui en resteraient là ? Ne pourrait-on rechercher un compromis, en ne recourant à la mention de la sous-espèce qu'en cas de nécessité — lorsque d'autres existent en France, ou dans la région, par exemple — en donnant la synonymie de base, au moins dans les cas difficiles, etc... sans avoir à se rapporter, pour

une espèce sur deux peut-être, à un bien fastidieux lexique de synonymes, s'il doit en exister un.

A défaut, il risque d'y avoir un jour à s'aligner sur quelque FLORA UNIVERSALIS. Elle aura trente tomes, coûtera plus de trente mille francs (nouveaux...), étendra la nomenclature tri — voire tétra-nominale à l'ensemble de la Flore, toute espèce simple ayant forcément quelque forme patagonienne pour l'exiger... et plus personne ne pourra faire de la botanique.

L'affaire est grave car, la formation naturaliste ayant disparu des Ecoles Normales et tombant en désuétude et déconsidération à l'Université, il n'y aura plus bientôt que les sociétés d'amateurs pour perpétuer ce domaine de la culture, (dont la connaissance conditionne toute possibilité de sauvegarde du patrimoine naturel), vis-à-vis d'une population de plus en plus urbanisée et isolée dans son artificialisation.